

Rayonnement du Cœur Miséricordieux de Jésus

Paroisses de Saint Hippolyte du Fort
N° 33 – Septembre 2005

BILLET DU MOIS

Il y a quelques jours, nous apprenions avec émotion l'assassinat du Frère Roger Schultz, fondateur de la communauté œcuménique de Taizé. Sachant les liens profonds qu'il vivait avec l'Eglise catholique et son œuvre pour l'unité des chrétiens, je vous propose sa belle figure pour introduire notre réflexion mensuelle.

Les quelques textes que je possède de lui révèlent la grande profondeur de sa foi et de son amour pour le Christ. Se nourrissant de l'Écriture Sainte, il voit en lui le seul médiateur qui nous mène vers le Père, ainsi que l'apôtre Philippe l'avait demandé à Jésus : *"Montre-nous le Père et cela nous suffit."*

Voici les mots du Fr. Roger : *"Trop éblouissant pour être vu, Dieu paraît aveugler le regard. Le Christ lui, capte ce feu dévorant et, sans éclat, laisse Dieu transparaitre... Au long des jours, tu pressentiras la profondeur et la largeur d'un amour qui surpasse toute connaissance. Jusqu'à la fin de ta vie, tu y puiseras un émerveillement et aussi l'audace de nouveaux commencements... Le Christ s'offre dans l'Eucharistie. Adorable présence, elle est là pour toi qui es pauvre."*

(Puisque nous parlons du Notre Père, je vous livre entre parenthèses sa traduction de la phrase : *"Ne nous soumet pas à la tentation"*, dont nous avons déjà parlé. Pour lui, une manière juste de dire serait : *"Garde-nous de la tentation"*... ça nous convient !)

Père Gilles Michel

LES AMIS DU CŒUR DE JÉSUS

Père Jean-Baptiste Muard (1809-1854)

Jean-Baptiste Muard est né le 15 avril 1809 à Vireaux (Yonne). Ni son père, scieur de long et marchand de bois, ni sa mère, ne favorisent son éducation religieuse. Mais il a tout juste huit ans qu'il se fait déjà remarquer par son entourage pour sa conduite différente de celle des jeunes de son âge. Il refuse de travailler le dimanche, s'éloigne des enfants qui jurent, demeurant souvent à l'écart, en silence. Il porte toujours sur lui un petit bout de bois, entaillé de dix crans, qui lui sert de chapelet. Le curé, qui l'a repéré au catéchisme, l'encourage dans son apprentissage de l'évangile, et propose à ses parents de lui enseigner le latin, pour le conduire à la prêtrise. L'enfant est ravi, mais ses parents refusent net. Sa mère le bat souvent, le prive de nourriture. Un jour qu'elle s'est emportée plus fort que d'habitude, elle revient dans la chambre et surprend Jean-Baptiste en prière. "Que faisais-tu ?" lui demandera-t-elle le lendemain. "Je priais pour vous, maman, afin que Dieu vous pardonne." Cette réponse convertira sa mère, qui lui permettra après sa première communion, de rejoindre le curé qui le formera pour le Petit Séminaire. En février 1820 il entre à l'école presbytérale de l'abbé Rolley, puis au Petit Séminaire d'Auxerre en septembre 1823. Il y est vite remarqué pour sa grande ferveur, sa simplicité et sa douceur. Il rêve d'être missionnaire et martyr. Il reçoit la tonsure le 11 juin 1831, et est ordonné prêtre le 24 juin 1834.

Desservant de Joux-la-Ville de juin 1834 à mai 1838, il passe de longues heures devant le tabernacle, et dans la chapelle de la Sainte Vierge. Il porte le cilice, jeûne aussi souvent que possible, se lève la nuit pour faire oraison. Il invite les pauvres à sa table, leur distribue tous ses biens. Transféré à Saint Martin d'Avallon, en quelques mois, il remplit l'église à chacun de ses sermons. Le vendredi 13

décembre 1839, alors qu'il se trouve en prière dans l'église, il vit une expérience mystique qui marquera le tournant de sa vie : alors qu'il est transporté en esprit au milieu de l'autel, Jésus trace une croix sur son front, son cœur et sa bouche, le confirmant dans sa vocation missionnaire. Et alors qu'il demande des garanties de l'accomplissement de ce projet : *"- Mon Cœur, répond aussitôt Jésus, en paraissant le tenir dans ses mains, et il me le présenta hors du tabernacle. Cette réponse si vive de Jésus, que je ne prévoyais pas, me frappa singulièrement ; j'en fus un instant interdit... Ensuite je priais, et sans doute que je demandais à Dieu de l'aimer ; je sentis le Cœur de Jésus toucher mon cœur, comme si le Sauveur l'eût approché du mien et l'eût réellement touché... Ce fut un moment céleste ; je me sentis ensuite dans un détachement absolu des créatures ; je ne comprenais pas comment on pouvait tenir à la terre. Dans cette séparation, Jésus me fit connaître qu'il me tiendrait lieu de tout, qu'il serait mon Père et la Sainte Vierge ma Mère"*.

Après une rencontre avec l'archevêque de Sens dès 1840, il s'installe avec ses trois premiers compagnons dans les ruines de la célèbre Abbaye de Pontigny en 1841. Il écrit : *"C'est la prière, et la prière seule qui fait notre force."* Durant trois ans, il prêche mission sur mission, avec grand succès. En avril 1845, il a soudain une vue distincte d'un projet tout formé d'une société religieuse qui lui est montrée comme nécessaire dans le siècle où il vit, pour opérer quelque bien. Cette société, reposant sur la règle de saint Benoît, est composée de trois sortes de personnes, chacune consacrée à un ministère particulier : la vie contemplative, l'étude et la prédication, et le travail des mains. Il s'isole alors pour une retraite de 14 jours, au cours de laquelle le Seigneur le confirme dans ce projet. *"Je demandais alors à Notre-Seigneur le don d'oraison, l'amour de la pénitence et une ardente charité... Je compris qu'il y consentait. Il me recommanda ensuite la dévotion à son divin Cœur, me disant d'y faire ma demeure habituelle ; qu'il placerait aussi sa demeure en moi."*

Après un voyage en Italie en 1848 où il rédige les Constitutions, et une rencontre avec Pie IX qui l'encourage dans sa fondation, il rentre en France, à Pontigny (mars 1849) et se met en quête de son "désert". Sur le chemin de l'aller, le curé d'Ars déjà lui avait dit : *"C'est l'œuvre de Dieu ; elle ne saurait manquer de réussir malgré tous les obstacles. Ne vous découragez pas. Allez en Italie. Je prierai pour vous, afin que le Saint-Esprit vous éclaire et vous accorde la force nécessaire."* En mai 1850, on lui donne le terrain de la Pierre-qui-Vire, vaste plateau du Morvan dominant le Trinquilin, où commence l'édification du monastère. Il vit en attendant avec ses deux premiers compagnons dans une cabane de bois et de chaume, partageant son temps entre travail et prière. Le 3 octobre 1850, le Père Muard et ses fils prononcent leurs vœux dans l'église de Saint-Léger-Vauban, puis rejoignent en procession, suivis d'une grande foule, leur monastère. Les Bénédictins du Sacré-Cœur sont nés.

Désormais il travaille à former ses disciples, ce qui l'oblige à rester auprès d'eux. Autour, les critiques ne manquent pas, le clergé devient méfiant, les socialistes pensent *"qu'il vaudrait mieux tuer ces fanatiques"*... Mais la renommée du monastère s'étend, Mgr Dupanloup et Montalembert leur rendent visite et chantent leur louange. En 1853 apparaissent les premiers novices. Le Père Muard ne prêche que deux missions en 1852, mais il attire toujours les foules. On ne peut pas dire qu'il parle bien, il est long et plutôt diffus ; mais son air de sainteté prêche pour lui. Ses gestes, son ton, le moindre de ses regards parlent de Dieu et le font aimer. Il écrit : *"Mon cœur est continuellement brûlé du désir d'aimer Notre-Seigneur comme il mérite de l'être et comme il veut que je l'aime, et je suis pénétré du regret de ne pouvoir atteindre à ce degré d'amour. J'ai pourtant depuis longtemps demandé à ma puissante Mère du ciel d'aimer son divin Fils comme je voudrais pouvoir le faire, et elle m'a promis de m'obtenir cette grâce."* Le 11 juin 1854, alors qu'il récite son bréviaire devant une statue de la Sainte Vierge, et qu'il lui rappelle sa promesse qui ne s'est pas encore réalisée : *"Bientôt, bientôt, me répondit cette douce Mère, tes désirs seront exaucés. - Mon bréviaire me tomba des mains."*

Il prêche encore à Sens, à Auxerre, à Avallon. Le 14 juin 1854, pris par la fièvre, il doit regagner le monastère. Il lutte deux jours contre la maladie, mais doit se résigner à garder le lit. Il gémit : *"Oh! mon Dieu, que de grâces vous m'avez faites, et moi je n'ai rien fait pour vous... Quel compte j'aurai à rendre ! Je ferai bien du Purgatoire, mais ô mon Dieu, je veux vous aimer, je veux vous aimer..."*

Il meurt le 19 juin 1854, et son corps repose dans l'église abbatiale de Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire. Dom Banquet, fondateur de l'Abbaye d'En-Calcat, a écrit de lui : *"Notre Père Muard a vécu dans l'intimité continue du Cœur de Notre-Seigneur, et il s'est immolé à tous ses intérêts comme une victime héroïque. Voilà le trait dominant et général auquel tous les autres se rapportent comme les rayons à leur centre."*

MEDITATION

Notre Père...

« Dans vos prières, ne rabâchez pas comme les païens : ils s'imaginent qu'en parlant beaucoup ils se feront mieux écouter. N'allez pas faire comme eux ; car votre Père sait bien ce qu'il vous faut, avant que vous le lui demandiez. Vous donc, priez ainsi :
Notre Père... »

Mt 6, 7-9

La prière du Seigneur est l'abrégé de tout l'Évangile.

Tertullien (?-après 220), *De Oratione*, ch. I.

Notre Père qui êtes aux cieux. O mon Seigneur, comme il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils ! et comme votre Fils manifeste bien qu'il est le Fils d'un tel Père ! Soyez-en béni à jamais ! Ne suffirait-il pas, ô Seigneur, que nous eussions la faveur de faire cette prière à la fin de l'oraison ? Or, c'est dès le début que vous nous remplissez les mains et que vous nous accordez une telle faveur ! Notre entendement devrait en être tellement rempli et notre volonté tellement pénétrée, qu'il nous fût impossible de proférer une parole. O mes filles, que ce serait bien ici le lieu de traiter de la contemplation parfaite ! Oh ! comme il serait juste que l'âme rentrât au-dedans d'elle-même ! Elle pourrait mieux s'élever alors au-dessus d'elle-même et écouter ce que ce Fils béni lui apprendrait sur ce lieu où, comme il le déclare, se trouve son Père qui est dans les cieux ! Quittons la terre, mes filles ; il n'est pas juste qu'après avoir apprécié tout le prix d'une telle faveur, nous l'estimions si peu que nous restions encore sur la terre.

Sainte Thérèse de Jésus (1515-1582), *Chemin de la perfection*, ch. XXIX, in *Œuvres*, Seuil, 1948.

Dès les premiers mots, Jésus élève l'âme qui l'écoute. Il lui rappelle d'emblée les souvenirs des bienfaits de Dieu. En effet, donner à Dieu le nom de Père, c'est proclamer du même coup la rémission des péchés, la justification, la sanctification, la rédemption, l'adoption comme fils et le droit à la vie éternelle. C'est aussi rappeler notre fraternité avec le Fils unique et la communion avec l'Esprit. Nul, en effet, ne peut donner à Dieu ce nom de Père sans participation à tous ses biens... Lorsque Jésus dit "*dans les cieux*", il n'y emprisonne pas Dieu. Il arrache de la terre celui qui prie ainsi. Il l'élève aux sommets des cieux et il le fait vivre de la vie même du ciel.

Saint Jean Chrysostome (v.349-v.407), *Homélie sur Saint Matthieu*.

Par le Notre-Père, Jésus communique aux siens le droit de dire « Abba » comme lui. Il leur donne part à sa position de Fils et, parce qu'ils sont ses disciples, pouvoir de parler au Père céleste avec une confiance de petit enfant. Il va même jusqu'à affirmer que cette relation nouvelle de l'enfant au Père ouvre seule la porte du Royaume des Cieux (Mt 18, 3) : « En vérité, je vous le dis : si vous ne redevenez pas comme des enfants, vous ne pourrez entrer dans le Royaume de Dieu. » Les enfants savent dire « Abba ». Pour trouver le chemin du Royaume, il faut se laisser donner cette confiance d'enfant qui est au fond du mot « Abba ». Saint Paul l'entend bien ainsi lorsqu'il affirme à deux reprises que le cri d'« Abba, Père » est le signe de la filiation et de la possession de l'Esprit (Rm 8, 15; Ga 4, 6).

Peut-être, dès ce premier mot, commençons-nous à entrevoir pourquoi, au sentiment de l'Église primitive, l'usage du Notre-Père n'allait pas de soi, et pourquoi elle s'écriait avec tant de crainte et de respect : « Daigne nous accorder, Seigneur, d'oser avec joie et sans témérité t'appeler Père, toi le Dieu du ciel, et dire : Notre-Père... »

J. Jeremias, *Paroles de Jésus*, Paris, Cerf, coll. Foi Vivante n°7, 1969.

Est-ce que nous pensons souvent à notre Père qui est dans les cieux, essayant de comprendre ses splendeurs et Le remerciant de répandre sur nous les joies et les trésors de sa nature Divine ? Sommes-

nous fiers de ce titre d'enfant de Dieu que nous ne comprendrons pleinement que dans le ciel ? Fortune, honneurs et dignités, qu'est-ce que cela en comparaison de ce titre d'enfant de Dieu ?

Admirons-nous notre Père ? Sommes-nous heureux de ses richesses infinies, de son bonheur infini, de sa gloire ? L'aimons-nous ? Y a-t-il en nous ce quelque chose de doux, de vivant, de tendre qu'éprouvait saint Paul quand il disait ce mot : « Abba, Père », mot divin que seul l'Esprit-Saint peut nous faire prononcer ?

Tout notre souci est-il d'imiter les mœurs divines ? Sommes-nous à l'image du Père, doux, bienfaisants, affectueux, conduisant toutes choses *suaviter et fortiter* ? (1) Sommes-nous bons comme notre Père des cieux qui fait tomber la pluie sur les bons et les méchants et briller son soleil sur les justes et sur les injustes (2) ? Pardonnons-nous les offenses avec un cœur miséricordieux comme le père de l'enfant prodigue ? [...]

Tenons-nous à la disposition du Père et à la manière d'un instrument docile et souple entre ses mains. Répétons souvent ce mot : « Père » qui résume toute notre religion et notre piété et, au ciel, nous le dirons dans la lumière, nous le dirons dans la joie, nous le dirons dans l'amour et nous le dirons toujours.

(1) : Sagesse VIII, 1

(2) : Mt V, 45

Robert de Langeac (P. Augustin Delage), *Vous... Mes Amis*, Paris, P. Lethielleux, 1952.

« Voyez quelle manifestation d'amour le Père nous a donnée pour que nous soyons appelés enfants de Dieu. Et nous le sommes !... Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lors de cette manifestation nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. »

1 Jn 3, 1-2

Dire « Notre » Père c'est, en raison de notre union au Christ, avoir l'absolue certitude d'être fils dans le Fils et l'assurance de participer à l'héritage comme *enfant de Dieu*.

Tout notre désir doit donc tendre à aimer ce Père comme le Christ l'a aimé, car le Christ est venu mettre dans nos cœurs, un amour pour le Père, en tout semblable au sien. Or, nous savons combien cet amour fut empreint de ferveur au service de sa gloire, de respect absolu pour ses volontés, de soumission totale à ses désirs. Il s'agit donc ici, de beaucoup plus que de l'imitation d'un modèle ; le Christ nous a donné son Esprit – Esprit de liberté, de joie, de vie – pour que nous vivions en nos vies selon notre vocation : celle de fils de Dieu. L'Esprit du Christ, c'est-à-dire l'Amour du Christ pour son Père, est à nous et il est en nous ; si nous nous mouvons en lui et par lui, c'est l'amour fervent et obéissant du Christ que nous vivons, et nous connaissons sa joie.

Si nous pouvons dire avec le Christ « Notre » Père c'est parce qu'en fait il nous a mis en possession de cet Esprit qui nous permet d'être fils avec lui, et de connaître ainsi dans l'Esprit, ce qu'est *le Largeur, la Longueur, la Hauteur, et la Profondeur* (Ep 3, 18) du mystère de charité qui l'unit à son Père. C'est afin que nous puissions, ainsi que le dit magnifiquement le même apôtre : *entrer par l'Esprit dans les profondeurs mêmes de Dieu* (1 Co 2, 10) ; c'est afin que *par notre plénitude, nous entrions dans toute la plénitude de Dieu* (Ep 3, 19).

Si nous ne vivons pas ces réalités, c'est que nous restons encore au plan des relations entre « créatures » et « Créateur », entre « créatures avides » et « Pourvoyeur divin » ; c'est que nous ne vivons pas dans cet Esprit qui nous unirait au Père de cette même union simple et indestructible qui unit le Christ à son Père.

Désormais, il est de notre vocation de nous unir au Père par l'Esprit, d'un vivant et divin lien d'amour. Le baptême d'abord, puis chaque sacrement reçu, nous mettent ou nous remettent en mesure de « délivrer » en nous l'Esprit qui y a été déposé, de lui donner à nouveau notre adhésion dans la foi, de lui permettre d'animer notre vie, de recevoir vraiment l'Amour du Père, et de lui rendre cet Amour, comme le Christ le lui a rendu.

Ce retour d'Amour pourra certes être réalisé dans une effusion de cœur telle que le Christ nous l'a laissé pressentir et percevoir à travers sa propre joie, ainsi qu'à travers ses sentiments de

reconnaissance et de dilection envers son Père. Mais tôt ou tard, il devra se réaliser dans cette dérédiction que le Christ a connue et qu'entraîna pour lui l'accomplissement de la volonté de son Père : *Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi* (Jn 15, 20). *Où je suis, là aussi sera mon serviteur* (Jn 12, 26).

Être fils, être enfant de Dieu, c'est épouser ses désirs sur nous ; désirs de sainteté se réalisant par des chemins douloureux. *Vous serez saints parce que je suis saint* (Lv 11, 45) et aussi, désirs de nous voir témoigner de lui par des chemins plus douloureux encore : *Vous serez mes témoins* (Ac 1, 8). C'est seulement à ce prix qu'avec le Christ nous pourrions dire : « Notre » Père. Mais alors, nous n'aurons rien à craindre : *Mes petits enfants... dans le monde vous aurez à souffrir. Mais gardez courage ! J'ai vaincu le monde* (Jn 16, 33).

Paul-Marie de la Croix, O.C.D., *Méditation du Pater*, Paris, Desclée de Brouwer, 1961.

« Tous, vous êtes des frères... Vous n'avez qu'un Père, le Père céleste. »
Mt 23, 8-9

En répétant cette affirmation du Christ, nous rejoignons d'abord le principe de la vie, nous nous tournons vers Celui « *de qui sont toutes choses* » (I Cor 8, 6). Un lien de nature unit tous les hommes, quels que soient leur sang, leur race, leur couleur, leur culture. Ils ont même origine, et cette parenté leur interdit à jamais de se traiter les uns les autres comme des étrangers. D'autant qu'un tel lien est d'une constante actualité. Je vous l'ai souvent rappelé : nous ne cessons pas d'être créés par Dieu ; la création étant une relation avec la source, l'être et la vie jaillissent à chaque seconde en nous. Or, ce sont eux qui font de nous des frères. En même temps que notre être, en même temps que notre vie, notre fraternité ne cesse donc pas de se renouveler à ses sources, et il en sera ainsi jusqu'à notre dernier souffle.

Toutefois, quand l'Évangile nous apprend à nommer Dieu : Père, il le fait à un autre titre, entièrement neuf. Dans les disciples qui l'entourent, Jésus voit les prémices d'une humanité régénérée. Par le baptême et par la foi nous renaissions fils de Dieu et, en même temps, frères de tous les rachetés. Le Peuple de Dieu se constitue d'hommes et de femmes si étroitement liés par cette adoption que c'est en commun, comme s'ils étaient inséparables les uns des autres, qu'ils prient le Père. Seul le Christ dit : « *Mon Père* » (Jn 20, 17). Chacun de nous, aimé personnellement, n'en est pas moins uni aux autres, un avec les autres, dans le Christ Jésus (cf. Gal 3, 28). C'est pourquoi nous disons : « Notre Père ». C'est pourquoi nous devons rassembler par la pensée tous les membres du corps chrétien qui vivent sur la terre, pour leur crier : « J'ai besoin de vous. Si j'exclus le moindre d'entre vous, je n'ai plus le droit de prier. Le mot de la tendresse et de l'abandon : 'Abba, Père' s'arrête au bord de mes lèvres. Dieu n'est *mon* Père que parce qu'il est *notre* Père. J'ai besoin de vous. Frères connus et inconnus, gardez-moi comme je vous garde, dans l'unité du Seigneur Jésus. »

P. A.-M. Carré (1908-2004), *Le Pater pour le Monde*, Paris, Cerf, 1965.

D'abord le Maître de la paix et de l'unité n'a pas voulu que nous priions individuellement et à part, afin que celui qui prie ne prie pas uniquement pour lui. Nous ne disons pas : Mon Père, qui es dans le ciel, ni : donne-moi mon pain quotidien. Et chacun ne prie pas uniquement pour soi que Dieu lui remette sa dette ; ou qu'il ne le soumette pas à la tentation et qu'il le délivre du mal.

Notre prière est publique et communautaire, et quand nous prions, nous ne prions pas pour un seul mais pour tout le peuple, car avec tout le peuple nous sommes un. Le Dieu de la paix et le maître de la concorde, qui nous enseigne l'unité, a voulu que chacun prie pour tous comme lui-même nous a tous portés en un.

Saint Cyprien (v.200-258), in A. Hamman, *Le Pater expliqué par les Pères*, Ed. Franciscaines, 1951.

« Le Verbe est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. »
Jn 1, 11-12

Un chrétien ne se définit par aucune fonction, aussi sainte soit-elle, par aucun engagement, aussi efficace et héroïque soit-il, mais par son caractère d'être fils de Dieu, et être fils, qu'est-ce donc, sinon être *comme* son père. Ce Père, ce Dieu à qui nous devons donc ressembler nous a dit son propre nom : Il est Amour. C'est cela qui Le constitue dans son fond le plus intime, son mystère même de Trinité : Dieu est Amour. Voilà ce que nous devons regarder et faire transparaître dans nos vies. [...] Dieu nous aime, Il est Amour... Mais alors, comment être fils d'un tel Père, comment découvrir d'assez près ce Père pour devenir des fils à sa ressemblance ? Car nous ne sommes pas des fils de la « présence » - encore que la présence soit nécessaire au monde -, nous ne sommes pas des fils de « l'efficacité », nous ne sommes pas des fils de « l'action », nous sommes des fils de l'Amour, car fils de Dieu. Pour découvrir cela, nous ne pouvons que regarder Notre Seigneur Jésus : « Celui qui m'a vu, a vu le Père... » (Jn 14, 9), c'est Lui, Lui, le Fils par excellence qui va nous enseigner comment on est un fils ressemblant à son Père.

Jacques Loew (1908-1999), *Comme s'il voyait l'invisible*, Paris, Le Cerf, 1964.

« Qui sont mes frères ?... Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. »
Mc 3, 33-35

Si nous pouvons et devons dire « Notre » Père avec le Christ, nous pouvons et devons donc aussi le dire avec nos frères. Principe de notre relation avec le Père dans le Christ, la charité l'est aussi de nos relations avec le prochain ; elle témoigne, dans l'amour fraternel, du dynamisme de notre filiation surnaturelle. *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne saurait aimer le Dieu qu'il ne voit pas* (1 Jn 4, 20). La logique de Jean est rigoureuse ; pas d'autre test pour lui de notre appartenance au Christ et donc de notre relation fidèle au Père, que l'effective charité fraternelle. C'est que, le Christ vivant en nous (cf. Ga 2, 20), il nous faut à notre tour porter à nos frères l'amour du Christ et l'amour du Père dont nous sommes faits responsables et participants. Alors même que nous ne le voudrions pas, ils sont nos frères en effet, parce que le Christ les aime en son Père, du même amour qu'il nous porte. A cause de cela, que nous savons théoriquement, nous avons à les reconnaître comme tels, fût-ce par-delà nos répugnances sensibles.

Mais, est-ce bien là cet amour qui nous permettrait de dire avec eux, « Notre » Père, comme nous le disons avec le Christ ? Si c'est l'Esprit du Christ qui nous donne de participer à son union au Père, cette union pourrait-elle exclure certains de ceux à qui il se donne ? Ne nous y trompons pas. Ce que nous devons accueillir, sous peine de ne pouvoir dire « Notre » Père avec le Christ, c'est la charité vivante du Christ pour nos frères, c'est son Esprit qui étend son Amour à tous. Nous reconnaissons que nous l'avons reçu, à ce que son Amour est effectif en nous, à ce qu'il nous fait triompher de nos égoïsmes, de nos lâchetés, à ce qu'il nous livre à nos frères comme le Christ s'est livré pour nous : *S'il a donné sa vie pour nous, nous devons nous aussi, donner notre vie pour nos frères* (1 Jn 3, 16). Non pas en esprit d'orgueil, de stoïque conquête de soi, ou d'altruisme ; mais dans un esprit d'humble docilité à plus grand que nous, qui seul nous donne tout ensemble la joie austère et la suave douceur d'être fidèles à l'Amour, comme malgré nous.

Nous n'aliénerons rien de nous-mêmes pour autant. Nous nous enrichissons au contraire, car c'est seulement alors, et enfin, que l'Esprit nous mettra en possession de tout l'héritage. Cet héritage n'est pas une fraction de l'amour divin, mais son tout ; de même que nous ne sommes pas une fraction isolée du corps du Christ, mais ses « membres ». Cependant, nous ne serons vraiment ses membres que lorsque notre frère sera devenu pour nous, prunelle de notre œil et chair de notre chair. Il ne s'agit pas d'une abstraction mais d'une réalité vivante ; faiblement vivante parfois, il est vrai, mais : *N'éteignez pas l'Esprit* (1 Th 5, 19). [...]

De même que le Christ a été le messager de cet Esprit pour nous, de même, en le recevant, nous sommes établis messagers de l'Esprit pour nos frères ; il n'y a pas d'autre manière d'être au Christ, d'être *enfant de Dieu*, et d'aimer « notre » Père. L'Esprit ne peut ni se fragmenter, ni se cloisonner. Si nous l'étouffons, nous nous séparons du Christ et de notre Père (saint Jean ne laisse aucune équivoque à ce sujet). Si nous le « délivrons » nous devenons alors fils avec le Fils, un avec tous les fils, nos frères.

Qu'ils soient un, Père, comme nous sommes un ; moi en eux, toi en moi (Jn 17, 23). Le second commandement est semblable au premier : *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés* (Jn 13, 34).

Paul-Marie de la Croix, O.C.D., *Méditation du Pater*, Paris, Desclée de Brouwer, 1961.

Nous ne restons frères du Christ, et donc frères les uns des autres, que si, fidèles à notre baptême et à notre foi, nous accomplissons les vœux divins.

P. A.-M. Carré (1908-2004), *Le Pater pour le Monde*, Paris, Cerf, 1965.

Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi...
Lc 15, 18

De même que là-bas la bienveillance du Père facilite au jeune homme le retour à la maison paternelle – la maison paternelle signifie le ciel contre lequel, comme il dit à son père, il a péché – ici aussi, en nous apprenant à invoquer le Père dans les cieux, le Seigneur veut te faire penser à ta belle patrie, pour creuser en toi un brûlant désir du bien, et te ramener sur le chemin du retour. La voie qui mène au ciel n'est autre que la fuite du péché. Il n'est pas d'autre moyen pour le fuir, me semble-t-il, que de devenir semblable à Dieu. Devenir semblable à Dieu signifie devenir juste, saint, bon, et tout le reste. Si quelqu'un, avec toutes ses ressources, s'efforce de réaliser ces vertus dans sa vie, il passera sans peine, tout naturellement, de cette existence terrestre à la cité des cieux. [...] Tu peux, en t'unissant à Dieu, habiter dès maintenant le ciel. SI Dieu est au ciel, comme dit l'Ecclésiaste (5, 1), tu es uni à Dieu (Ps 72, 78) : qui est uni à Dieu se trouve nécessairement auprès de lui. Si donc il nous ordonne d'appeler Dieu, dans notre prière, Père, il te commande simplement de ressembler par ta vie au Père du ciel. Il l'ordonne encore plus explicitement quand il dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Mt 5, 48).

Grégoire de Nysse (?-394), *Homélie 2*, in Hamman, *Le Notre Père dans l'Eglise ancienne*, EF, 1995.

PRIÈRES

Père...

Père, c'est à toi que je m'adresse, ce soir, avec une confiance tranquille et paisible. Ton Fils m'a appris que tu étais mon Père, qu'il ne fallait pas t'appeler d'un autre nom. Tu n'es que Père. Père, je viens simplement te dire que je suis ton enfant, et je te le dis sérieusement, et pourtant avec l'envie de rire et de chanter, tellement c'est beau d'être ton fils : mais c'est sérieux, car tu m'as tellement aimé, et moi, si peu, Père, fais de moi ce que tu veux ; me voici pour faire ta Volonté, ta Volonté, je le sais, elle est que je devienne semblable à ton Unique, le Frère Aîné qui m'a appris ton nom, que je marche sur le même chemin ; je sais cela, et avec quel amour je l'accepte ! O Père, je n'ai point de force, mais j'ai la tienne. Me voici : travaille en moi, taille et coupe, soulève-moi ou laisse-moi tout seul, je ne te ferai jamais l'injure d'avoir peur ou de croire que tu m'oublies, et si je trouve la croix très lourde, et que je n'y voie plus, je pourrai du moins te répéter inlassablement que je crois à ton amour et que j'accepte ta volonté. Mais je veux boire au même calice que ton Fils ; ô Père, ne me le refuse pas... Mais tu ne me le refuseras pas, puisque je sais que telle est ta Volonté. Père, me voilà ; je n'ai pas fini de te faire de la peine, mais tu ne finiras jamais de me pardonner. Quant à l'amour, je serai toujours battu... non, car tu me donneras le tien, tu me donneras ton Amour, ton Fils, en qui je pourrai tout.

Seigneur Dieu, voici ma vie pour que tu en fasses ce que tu voudras, pour que tu en fasses la vie de Jésus-Christ. Mais tu ne pourras pas empêcher que partout où tu m'enverras, joyeux ou désolé, malade ou bien portant, comblé ou humilié, l'Esprit en moi clame vers toi, véhément, appelant ton Amour impérieusement pour mes frères les hommes qui ne savent pas que tu es Père. O Père, voici ma vie, mais donne-moi mes frères, que je te les rende.

Père Lyonnet (1906-1949), *Ecrits spirituels*, Epi, 1951.

Vous êtes Père, ô mon Dieu, et il vous plaît, à certaines heures, de nous le faire comprendre. Pour l'ordinaire nous n'avons pas conscience d'être vos enfants. A chaque instant, Vous nous donnez la vie, la vraie vie, mais nous ne le sentons pas. Nous ressemblons au tout petit que sa mère nourrit en silence qui ne s'en rend aucun compte. Cependant, il y a des moments où notre âme s'éveille comme d'un long et lourd sommeil. Un éclair traverse l'esprit, une étincelle tombe dans le cœur on ne sait d'où et l'embrase. C'est la vie divine, votre vie, ô mon Dieu, qui se trahit volontairement. L'âme est émue jusqu'au fond. Elle tressaille d'un tressaillement de bonheur qu'elle ne se connaissait pas. Le mot de Jésus se présente à sa mémoire :

Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant (1).

Elle comprend et elle pleure de joie.

Et ce n'est pas seulement votre vie qui entre dans l'âme, c'est aussi l'âme qui entre dans votre vie.

Intra in gaudium Domini tui (2).

Après la transformation, au moins suivant notre manière de décomposer, vient l'assimilation et l'union. Après la vie de Dieu dans l'âme vient la vie de l'âme en Dieu. On dirait, ô mon Dieu, que votre amour partant du ciel descend jusqu'au cœur de votre enfant pour l'éclairer, le réchauffer, le transformer, puis son œuvre faite, parfois très vite, emporte sa proie, comme un voleur son butin, et la cache au plus intime de son Cœur. L'âme effrayée d'abord, bientôt rassurée, éprouve l'impression très nette qu'elle Vous voit, qu'elle Vous aime, qu'elle Vous possède, non plus du dehors, comme auparavant, mais du dedans et c'est tout autre chose. C'est vraiment la participation consciente à votre vie, ô mon Dieu ! C'est vraiment le Ciel.

(1) : *Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance.* Jo X, 10.

(2) : *Entre dans la joie de ton Seigneur.* Mt XXV, 22.

Robert de Langeac (P. Augustin Delage), *Vous... Mes Amis*, Paris, P. Lethielleux, 1952.

Dieu, sois avec moi pour que je sois tout moi ! Père Tout-Puissant, laisse-moi trouver dans ta puissance, mise à ma disposition par l'amour, de quoi mener à deux cette vie qu'à moi tout seul je déprime et je désoriente, que je ne comprends même pas, que je livre à l'illusion, que je laisse errer dans des sentiers de chair, dans une nuit de chair à peine pailletée de lueurs d'esprit, que je risque ainsi d'entraîner dans la nuit éternelle.

O Père, écoute ton fils ! O Tout-Puissant, fais en moi ton œuvre. A celui qui peut tout il convient de faire tout : non par abolition de nos libertés et de nos efforts, mais par intime collaboration, tellement qu'on ne sache plus, ô Père, ô Puissance, qui des deux sait en moi ce qu'il faut faire, qui le peut, qui le veut et qui l'exécute. C'est toi, puisque de toi viennent les inspirations et la force ; c'est moi, car c'est bien moi vraiment qui « PUIS TOUT EN CELUI QUI ME FORTIFIE ». En m'aidant, tu pousseras plus loin, avec moi, ta puissance ; en me couronnant, tu couronneras justement tes dons.

Abbé Sertillanges (1863-1948), *La Prière*, Paris, Librairie de l'Art Catholique, 1917.

Mon Père, je m'abandonne à vous, faites de moi ce qu'il vous plaira. Quoi que vous fassiez de moi, je vous remercie. Je suis prêt à tout, j'accepte tout. Pourvu que votre volonté se fasse en moi, en toutes vos créatures, je ne désire rien d'autre, mon Dieu. Je remets mon âme entre vos mains. Je vous la donne, mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur, parce que je vous aime, et que ce m'est un besoin d'amour de me donner, de me remettre entre vos mains sans mesure, avec une infinie confiance, car vous êtes mon Père.

Bienheureux Charles de Foucauld (1858-1916).

GROUPE PAROISSIAL DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Bonne rentrée à chacune et chacun d'entre vous !

Notre prochaine réunion est prévue le jeudi 6 octobre 2005 à 20h30 à l'Espérance.

Pour toute question concernant le Groupe paroissial du Sacré-Cœur, ou les informations à faire paraître dans ce bulletin, contacter :

Père Gilles Michel : XX.XX.XX.XX.XX - Jean-Claude Prieto : 04.66.77.19.51